



Les sciences sociales face aux temporalités

Claude Dubar, Jens Thoemmes

► To cite this version:

Claude Dubar, Jens Thoemmes. Les sciences sociales face aux temporalités. Claude Dubar et Jens Thoemmes. Les temporalités dans les sciences sociales, Octarès, pp.7-12, 2013, 9782366300109. <hal-00942166>

HAL Id: hal-00942166

<https://hal.science/hal-00942166v1>

Submitted on 10 Aug 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Les Sciences Sociales face aux temporalités

Claude Dubar et Jens Thoemmes

Un livre pour une nouvelle collection

Cet ouvrage reprend, prolonge et élargit un premier ensemble de textes paru en 2008 dans la revue électronique *Temporalités*. Dans un dossier au titre proche de celui de ce livre, des chercheurs de plusieurs disciplines des sciences sociales présentaient la manière dont leur discipline traitait de la question du temps et des temporalités impliquées par chaque point de vue disciplinaire. Comme l'écrit justement dans cet ouvrage Mélanie Roussel, « chaque discipline a ses propres catégories temporelles », ce qui rend souvent difficile un travail pluridisciplinaire qui pourtant est de plus en plus souvent supposé par des appellations comme *socio-histoire*, *anthropologie historique* ou *histoire économique*. Ce projet reste celui de la confrontation interdisciplinaire, c'est-à-dire du rapprochement dialogique entre les diverses manières qu'ont des disciplines différentes de traiter les grandes questions temporelles telles que le caractère collectif des cadres et catégories, la pluralité des représentations et des usages du temps, la diversité de ses mesures, les relations entre passé, présent et futur, etc.

Partant du regard philosophique comme matrice de l'ensemble des sciences sociales, nous rassemblons des contributions de l'économie, de l'histoire, de la démographie, de la psychologie sociale, de la sociologie, des linguistes et de la socio-histoire. Cette nouvelle collection vise à favoriser l'émergence d'une réflexion interdisciplinaire sur les temporalités.

L'éditeur Octarès peut ici se prévaloir d'une antériorité dans ce champ de recherche. Trois ouvrages en particulier ont permis de poser les jalons pour la nouvelle collection. Le premier, de William Grossin, a été publié en 1996. Son intitulé est explicite et fait office de travaux fondateurs que nous souhaitons reprendre aujourd'hui : *Pour une science des temps. Introduction à l'écologie temporelle*. Les deux autres sont des ouvrages collectifs, l'un publié en 2000 sous la direction de Gilbert de Terssac et Diane-Gabrielle Tremblay, *Où va le temps de travail ?* et l'autre publié en 2006 sous la direction de Gilbert de Terssac et Jens Thoemmes, *Les temporalités sociales : repères méthodologiques*. Ces trois ouvrages antérieurs circonscrivent le projet de cette nouvelle collection : mettre en œuvre une pensée sur les temporalités qui associe toutes les sciences sociales, interroger la place du travail au cœur des temps sociaux, promouvoir la recherche et le travail méthodologique sur les temporalités.

De l'usage du terme de temporalités

Revenons donc au livre qui constitue le point de départ de cette nouvelle collection. Le terme de *temporalités* est utilisé dans ce livre dans deux sens distincts. Soit il désigne des rapports pluriels et divers au temps (au singulier) chronologique, celui des horloges et des montres. Soit il désigne des temps distincts spécifiés et disjoints (sinon opposés) comme temporalité *objective* et *subjective*, *sociale* et *historique*, *du travail* et *du hors travail*, *sacrée* et *profane*, etc. Les temporalités nommées dans ce livre sont très diverses et largement dépendantes des points de vue que l'on porte sur les processus temporels. De même que le mot *temps* est propice à tous les « jeux de langage » (Wittgenstein, 1952), l'expression *temporalités* est polyphonique et ne peut être entièrement définie *a priori*. Si la première optique en fait la caractéristique, très générale et abstraite, de ce qui se déroule dans le temps, la seconde en fait une pluralité de processus temporels hétérogènes. Ainsi écrit Jean-Marc Ramos dans ce livre : « le concept de temporalités sociales entend rendre compte de la diversité des temps vécus par les groupes ou selon les situations, que ces temps soient agis ou représentés ». Nous tenterons de voir en quoi ces deux points de vue peuvent ou non être considérés comme compatibles.

A plusieurs reprises dans cet ouvrage, deux types de temps ou deux grands ordres de temporalités sont distingués et souvent opposés. Sous l'appellation de *temps englobant*, des auteurs récents comme William Grossin reprennent la vieille formule aristotélicienne de *temps cosmologique* comme trace ou mesure du mouvement de l'avant vers l'après, correspondant à la formule historienne du *temps chronologique*, celui qui peut être daté, mesuré, universalisé. Sous l'expression *temps englobé* ou *temps vécu*, ces auteurs renvoient à ce que Ricœur (1986) appelle le *temps phénoménologique* pour l'opposer au temps cosmologique précédent et réunir des philosophes comme Augustin, Hegel ou Husserl. Cette opposition, qui débouche selon Ricœur sur une série d'apories, n'a pas vraiment trouvé de dépassement – au sens allemand de *Aufheben* – ni dans la forme *a priori* de Kant, ni dans le *savoir absolu* de Hegel, ni même dans le découplage des trois modes de temporalisation de Heidegger, distinguant radicalement les temporalités passées (du domaine des sciences historiques), présentes (celles de la vie présente ordinaire et du temps vulgaire) et futures (celles du *Dasein* humain comme être-en-devant-de-lui et donc être-pour-la-mort). En ce sens, on peut dire que les sciences sociales sont les héritières de ces débats philosophiques (Dubar, dans ce livre). Ainsi, même si la question de l'articulation de ces phénomènes avec le temps chronologique se pose (ne serait-ce que pour la datation), ce sont bien des temporalités spécifiques qui constituent les matrices d'interprétation des historiens, sociologues, anthropologues, économistes, psychologues, démographes ou linguistes... pour ne citer que ceux qui interviennent dans ce livre.

Temps social et irruption du travail industriel

Les sciences sociales dessinent généralement une perspective temporelle selon laquelle le temps est une construction sociale. La sociologie durkheimienne fut sans doute la première à faire du temps un fait social majeur, à la fois collectif et pluriel, pour reprendre les termes de Michel Lallement dans ce livre. Il définit

¹ Toutes les références bibliographiques sont rassemblées en fin d'ouvrage.

ainsi une antinomie que le durkheimisme ne parvint pas à vraiment concilier, d'où la fragilité d'une sociologie du temps, au point que certains doutent de son existence. Les études pionnières d'Hubert et Mauss sur le sacré (la magie et la religion) ont permis aux premiers sociologues et ethnologues de montrer comment les divers calendriers constituent des repères collectifs ancrés dans les mythologies et organisateurs des rituels communautaires. Plus ou moins articulés aux temps naturels, cycliques, ces calendriers rythment les divers milieux de vie et leurs coupures avec le sacré. Mais comment rendre compte d'une telle diversité de calendriers, d'une telle pluralité de conceptions et usages du temps si celui-ci doit aussi constituer des cadres collectifs ancrés dans le temps naturel et universel ? Cette antinomie entre cadre commun et milieux pluriels continue à diviser les théorisations du temps social entre des approches centrées sur la production de repères commun (cf. Élias) et des perspectives insistant sur la structuration de milieux spécifiques (cf. Sorokin et Merton et la notion de « systèmes locaux temporels »). L'un des problèmes actuels de l'anthropologie historique est bien, comme le signale Laurent Fournier dans cet ouvrage, de « raccorder le temps cosmique et le temps social... le temps concret des saints patrons et le temps abstrait des simples horloges ».

Toutes les sciences sociales s'accordent désormais pour considérer qu'une rupture de grande ampleur est intervenue avec l'avènement et l'organisation du travail industriel. Le temps des horloges a remplacé le temps des clochers (Le Goff) et le temps de travail industriel est devenu la mesure de toute valeur d'échange sur un marché. Comme l'écrit Jean-Marc Ramos dans ce livre, on a dû reconnaître « le rôle formateur du temps de travail sur la personnalité ». Les temporalités sociales se sont ainsi scindées entre le temps de travail rémunéré et valorisé, d'abord presque exclusivement masculin, et le temps hors travail, lui-même divisé entre temps domestique féminin, constituant du travail non payé, et temps de loisir réservé aux rentiers. Cette révolution de l'usine qui mesure le temps de travail et en fait la base du salaire fait de cette temporalité particulière un enjeu des luttes sociales à tel point que la réduction du temps de travail et la revendication d'un temps libre constituent, depuis près de deux siècles, un objectif majeur du mouvement social. Trois autres regards sur les temporalités apparaissent avec l'industrialisation. L'idée de multiplicité et de différenciation des temporalités selon les classes et les individus apparaît dans les travaux de Max Weber sur l'industrie textile au début du XX^e siècle, l'affirmation du caractère destructurant du travail industriel sur les temporalités des salariés, mais aussi l'importance des temps de l'activité professionnelle pour la construction identitaire (Thoemmes). L'évolution du travail et de ses formes d'organisation a sans doute été décisive dans la manière d'appréhender les temporalités aujourd'hui.

Dynamiques économiques et historiques du capitalisme

Cette révolution du travail est en fait inséparable d'un processus plus vaste qui fait du temps une marchandise à prix quantifiable avec l'invention du prêt à intérêt. La dynamique du capitalisme (Braudel) et le commerce sur longue distance transforment, dès le Moyen âge, les marchands en *entrepreneurs de temps* (Le Goff) capables, grâce aux intérêts de leurs prêts, de réaliser l'accumulation primitive et les investissements massifs nécessaires à l'avènement de l'ère industrielle. Grâce à ce que Max Weber appelait « la maîtrise de l'avenir par la prévision », ce capitalisme va conquérir le monde. Il est donc essentiel de comprendre, comme le rappelle Antoine Parent dans ce livre, que « l'actualisation

du futur est au coeur du raisonnement économique » qui repose sur l'anticipation d'actions rationnelles. C'est écrit-il, « en coupant les liens avec le passé et en appliquant le modèle standard de l'économie néo-classique » que le raisonnement économique orthodoxe introduit le temps comme objet de « prévisions bien informées » dans un avenir qui ne dépend plus du passé mais seulement du « postulat de convergence vers un équilibre stationnaire... avec ajustement automatique des prix et des quantités ». Mais ce modèle cognitif purement *interne*, fondé sur un temps purement abstrait (anhistorique), se heurte à de multiples chocs *externes* (guerres, mauvaises récoltes etc) provoquant des cycles économiques faits de crises et d'adaptations douloureuses. De ce fait, l'économie doit se faire cliométrie (*New Economic History*) pour réinsuffler de la « temporalité historique » dans une « temporalité purement abstraite, mathématique, formelle » (Parent) qui ne peut être celle (ou la seule) des sciences sociales.

Aucune science sociale n'échappe à la temporalité historique (appelée aussi historicité) même si, on vient de le voir avec l'économie standard, cette temporalité n'est pas la seule à intervenir dans les faits humains. Le temps historique est « le lieu d'intelligibilité des phénomènes humains » (Bloch) parce qu'il relie le souci de restituer le passé en le *cartographiant* (Hatzfeld) avec la « nécessité contemporaine de l'interroger à partir d'une situation présente » (Loué). De ce fait, on doit reconnaître que la Révolution française, en faisant entrer l'Histoire dans le régime du futurisme, a permis de rompre avec toutes les formes antérieures d'histoires mythiques (régime héroïque) ou religieuses (régime eschatologique) pour permettre « un discours moderne sur le passé » (Loué). L'école des *Annales* a poussé le plus loin cette revendication d'indépendance à l'égard du politique, qui n'était pas acquise dans l'Histoire du XIX^e siècle. Surtout, en permettant la distinction entre des échelles de temps très différentes, l'équipe des *Annales* a permis de différencier des niveaux d'analyses communs à toutes les sciences sociales et nécessitant des méthodes d'investigation différentes. Le *temps long*, celui de l'épaisseur temporelle, géographique ou économique, structurel, n'est pas le *temps moyen* des institutions et des biographies ni le *temps court* de l'événement, de l'action et du vécu. Ces temporalités renvoient aux niveaux *macro*, *méso* ou *micro* de l'analyse sociologique qui mettent en jeu « des dynamiques plurielles ayant des rythmes différents » (Nicolas Hatzfeld). Ainsi, dans l'entreprise, les temporalités technologiques, marchandes, gestionnaires ne sont pas les mêmes et doivent être articulées pour parvenir à la performance.

Le prisme méthodologique : analyse longitudinale, attitudes et biographies

Il n'est pas facile de faire des temporalités des objets d'enquête susceptibles d'analyses empiriques de la part des sciences sociales. La démographie, en inventant l'analyse longitudinale, est allée le plus loin dans cette direction (Samuel). La réinterrogation périodique d'individus d'un même échantillon est sans doute la technique la mieux à même de saisir les changements de toute sorte intervenue avec le temps (chronologique). Reste à interpréter ces changements : la notion d'événements est ici d'un grand secours pour modéliser des relations statistiques conditionnelles entre les types d'événements (famille, travail, habitat etc.) à chaque interrogation périodique. La distinction entre les trois types d'effets (d'âge, de génération, de période) permet une distinction puis une articulation entre trois types de temporalités : celle, courte, de *période* ou *contexte* de l'événement ; celle, moyenne, d'âge ou de *position* dans le cycle de vie ; celle, longue, de *génération* ou *cohorte* qui renvoie à un principe explicatif fondé sur une

périodisation historique. Ainsi des processus sociaux comme les mariages et divorces, les chômages et les carrières, les mobilités géographiques ou professionnelles etc. deviennent-ils objets de mesures et de comparaisons (Samuel). Ils permettent d'articuler la temporalité chronologique (période) avec la temporalité biographique (âge) et la temporalité macro-historique (génération). Grâce à l'approche longitudinale, le temps dans toutes ses dimensions ou les types de temporalités dans toutes leurs spécificités (selon la terminologie choisie) peuvent être saisis et traités empiriquement.

Dans un autre domaine, les chercheurs se sont appuyés sur une certaine cumulativité pour valider et étendre une technique d'enquête temporelle. Il s'agit d'un questionnaire standard sur les rapports des individus au passé, au présent et à l'avenir que l'on peut appeler leurs « perspectives temporelles » (Ramos). Mis au point par Zimbardo et débouchant sur une typologie d'attitudes à cinq positions (depuis la peur de l'avenir et le repli sur le passé jusqu'à la confiance inconditionnelle en l'avenir en passant par l'opportunisme et la fixation sur le présent), cette sorte d'échelle temporelle d'attitudes a pu être testée sur des populations très différentes et validée par des comparaisons internationales. Plus généralement, ce genre d'enquêtes – qui pourraient devenir longitudinales – repose sur le postulat puissant d'une surdétermination des croyances, pratiques et représentations par la vision de l'avenir. Cette vision oppose tendanciellement la prévoyance « traditionnelle » générant des comportements d'épargne à la prévision « moderne » permettant des conduites d'investissement (Bourdieu, 1963).

Le domaine du recueil, de l'analyse et de l'interprétation des récits de vie est également en pleine expansion. Il s'agit ici de comprendre comment se construisent les identités des individus et des groupes en tant que produits de leur histoire de vie « vécue » et de sa mise en mots sous forme de récit « raconté ». La question centrale est celle du lien entre une histoire passée et un discours présent où l'identité est revendiquée. Cette relation du récit au discours met en cause la manière dont le passé est transformé en présent (Varro). Mais aussi de la manière dont se forge une « identité narrative » (Ricœur, 1986) qui constitue une évaluation éthique de son existence. Ainsi le passé peut-il être réécrit, réévalué, à la lumière de cette « visée éthique » structurant un récit biographique « entre histoire et fiction ». La question la plus difficile de cette approche est l'analyse du langage. Comment objectiver les éléments d'un récit pour en saisir la logique argumentaire toujours dialogique ? En quoi l'analyse des temps des verbes aide-t-il à séparer récit et discours (Varro) ? En quoi les ressources de l'analyse structurale du récit permettent-elles de dégager un schème, un tableau, une structure symbolisant l'identité revendiquée ? (Demazière et Dubar, 2004). Le temps linguistique, avec ses divers niveaux (lexicaux, syntaxiques, sémantiques), devient ici le vecteur d'expression et d'articulation des temporalités sociales.

L'individualisation en question

Plusieurs des chapitres de ce livre abordent à leur façon la question de la fragmentation, de l'éclatement des temps sociaux, jusqu'à leur individualisation. Comment rendre compte de la dynamique récente des temporalités sociales ? Aussi bien en termes de *régimes d'historicité* (Hartog, 2003) que de *trajectoires sociales* (Dubar, 2010), doit-on parler d'un envahissement du post-modernisme au rythme de la globalisation économique et de la mondialisation des marchés ? Toutes les régulations sociales seraient-elles fragilisées et toutes les identités seraient-elles entrées en crise, écartelées entre les injonctions à « être soi » et les

nécessités de conserver un ancrage social ? Ainsi la notion d'identité personnelle, la nécessité de la construire, la reconstruire et l'évaluer tout au long de la vie, l'exigence de la singularité, de l'excellence personnelle, de la compétence au service de la compétitivité, toutes ces formules vont dans le sens d'une individualisation largement subie et impliquant responsabilisation, voire culpabilité. A l'inverse, les aspirations à « faire société », à s'associer pour se défendre, à maintenir ses racines, à coopérer avec d'autres, à « réinventer l'avenir » (Bensa) restent présentes mais associées à de nouvelles temporalités plus flexibles, plus personnalisées. L'individualisation peut être perçue comme un risque d'une société à deux vitesses, c'est-à-dire avec deux types opposés d'usage du temps. Premièrement, l'individualisation peut être considérée comme une exclusion relative du temps social, enfermé dans un temps purement singulier, en rupture avec le temps partagé des proches. Cette individualisation négative anticipée par Durkheim dans la notion d'*anomie* est aussi *achronie*. Deuxièmement, l'individualisation dans sa version positive apparaît comme un processus de réflexivité et l'émancipation d'un sujet ancré dans une multitude de collectifs. Cette émancipation permet de jouer avec des temps divers et de combiner et concilier des temporalités. La vision positive permet de rendre cohérent et reconnu une temporalité à soi. Ces questions du post-modernisme et de l'individualisation des temporalités interrogent ainsi toutes les sciences sociales sans qu'une réponse d'ensemble ne se dégage. L'avenir est donc la question temporelle par excellence.

Cet ouvrage espère marquer un pas de plus dans la construction d'une communauté de recherche autour des questions temporelles dans les sciences sociales. Nous sommes encore loin d'une convergence interdisciplinaire sur les questions clés abordées dans ce livre, ne serait-ce que celle, redoutable, de la terminologie. Quel est l'enjeu ? S'agit-il de trouver un ensemble de concepts partagés par toutes les disciplines et reliés par une sorte de *middle range theory* ? Peut-être est-ce trop ambitieux même si un premier (petit) pas en ce sens a été accompli par deux des fondateurs de la revue, William Grossin (1976), le sociologue du temps de travail, et Jean Chesneaux (1976), l'historien et anthropologue de la Chine. S'agit-il de permettre des travaux pluridisciplinaires sur des sujets brûlants comme les perspectives temporelles en matière d'écologie ou les expériences de construction locale de « temporalités démocratiques » ? Il s'agit en tout cas sûrement de chantiers prometteurs ouverts : l'histoire des temporalités locales, les temps de travail, les bureaux du temps, etc. Faire dialoguer des chercheurs de disciplines différentes dans le plus grand respect mutuel et la volonté commune d'avancer, c'est ce que fait depuis dix ans la revue *Temporalités* et ce que cette nouvelle collection chez Octarès doit dynamiser.